

## JOYEUSETÉS DES TEMPS.

Les membres du parlement fédéral se la coulent douce, depuis quelque temps : ils ont en horreur les choses sérieuses ; ils s'amusent à discuter d'innocentes questions dont l'intérêt est complètement nul pour le public.

Je ne les blâmerai certainement pas, au contraire ; j'aime les distractions et les frivolités qui délassent les fibres du cerveau, surtout par ces temps de rhumes ou la tension de l'esprit peut produire de fatales congestions.

Je ne leur reprocherai pas, non plus, d'avoir fait preuve d'une sensibilité de cœur peu commune en consacrant deux séances à la discussion des questions de la protection des animaux et de la suppression du tir à pigeons.

Chacun a ses moments de sensiblerie ; les membres du parlement fédéral n'en sont pas exempts.

Mais je trouve puéril le projet de loi de M. Waters, ayant pour but de conférer aux demoiselles et aux veuves— pas aux femmes mariées— le droit, le privilège, l'immense avantage de voter !

M. Waters a écouté les cris de revendication des demoiselles et des veuves ; mais il est resté sourd à ceux de la femme mariée.

Pourquoi ce passe-droit ?

Parce que la femme, en prenant un compagnon, devient une moitié femelle qui, unie à une autre moitié mâle, constitue un être complet.

Or, la moitié mâle jouit déjà du droit de vote ; donc, une seule personne cumulerait deux voix si la moitié femelle devenait électeur. *Quod erat demonstrandum.*

Tel doit être, je suppose, le raisonnement tout au moins spécieux, qui a induit M. Waters à apporter une légère variante dans la rédaction d'un projet de loi renouvelé des Grecs et dont le fond est, plus que jamais, sujet à critique.

Je ne discuterai pas la valeur de la variante en question ; mais rien ne m'empêche de penser que M. Waters s'est laissé enjôler par quelque vieille fille ou veuve jalouse, comme de raison, des femmes enchaînées dans les doux liens du conjugo, et que le projet de loi—ou le *bill*,—qu'il a déposé sur le bureau de la chambre, n'est qu'un projectile vengeur, œuvre de l'esprit de *vendetta* de quelque *créature*.

Sinon, je dirai que les femmes ne sont jamais satisfaites.

Que leur manque-t-il ?

Elles ont introduit dans la maison le piano— le premier cri de la revendication féminine, comme dit Caïban— dont la voix étourdissante domine toutes les autres, de la cave au grenier.

Elles ont voulu être doctoresses, pharmaciennes, chirurgiennes, écrivains—je ne veux pas dire bas-bleu,— peintres, sculpteurs, graveurs, violonistes, etc. ; et elles sont ou peuvent être tout cela.

Elles montent à cheval, elles sont reines, elles sont, enfin, tout ce qu'elles veulent être.

Elles règnent en maîtresses absolues sur toute l'humanité qui s'abrutit à leurs pieds dans une éternelle contemplation ; elles commandent en souveraines...

Ça ne leur suffit pas encore.

Il y a un embêtement que les hommes gardaient pour eux, dont ils évitaient de parler à leurs compagnes : le privilège de déposer un morceau de papier dans une urne.

Elles veulent l'avoir aussi, elles, ce privilège, na ! et M. Waters l'a demandé pour elles.

Mais en négligeant les femmes mariées, il a fait une boulette qui lui coûtera cher, il a agi avec une légèreté qui le perdra. Il s'en apercevra aux élections, si le cœur des maris n'est pas cuirassé d'un triple airain.

Mais, en somme, si elles l'obtiennent, un jour ou l'autre, ce droit de voter tant convoité, pensez-vous qu'elles s'en serviront jamais ?

Non.

Tout ce qu'elles auront de nouveau, ce sera la ratification écrite, approuvée par nos législateurs, du droit d'imposer leur volonté ; droit qu'elles possèdent depuis le paradis terrestre et qu'elles ont exercé le plus souvent possible jusqu'à nos jours.

Ah ! par exemple, je vous assure que je ne geindrais pas si nos conseillers municipaux se décidaient, un bon jour, à ouvrir les yeux sur les agissements de notre compagnie de tramways, petits chars ou traîneaux— comme on voudra.

En voilà des gens qui s'arrondissent, qui se font du lard à nos dépens, les monopoleurs !

Avec quelle désinvolture ils nous traitent par-dessous la jambe !

Considérez ce tramway qui passe devant vous, avec une lanteur de tortue, traîné sur ses patins par deux rosses efflanquées.

Il y a trois quarts d'heure, au moins, que vous faites le pied de grue au coin d'une rue, en vous morfondant.

Vous avez lâché une joyeuse exclamation quand, dans le lointain, s'est dessinée vaguement à vos yeux une forme de chenil ambulante : " Le voilà donc, enfin ! C'est bien le cas de le dire : Tout vient à point à qui sait attendre " ... pourvu que vous ayez quelque rendez-vous élastique, pourvu que votre ami, votre femme, ou autre, ne regarde pas à une heure près...

Mais, déception ! Le rêve doré de prendre place dans le véhicule, ce rêve charmant dans lequel vous vous étiez complu, éclate comme une bulle de savon.

En dehors du chenil ambulante est suspendue une grappe humaine, ayant pour point d'appui la plateforme. Le tribord à babord elle se laisse cahoter. Les uns sont cramponnés des deux mains à la barre de fer, les autres ne se soutiennent qu'à l'aide d'un seul doigt et les autres... par le concours de cette force secrète qui réunit les molécules.

Qu'importe, la guinbarde avance et recrute encore de nouveaux acrobates.

Vingt fois sur le parcours, la masse vivante se désagrège pour livrer passage à quelque fortuné voyageur de l'intérieur. Il faut être là, quand la voiture se remet en branle, pour se faire une idée du déploiement d'agilité nécessaire à ceux qui veulent se réamalgamer dans une position tenable.

Ne vous faites pas illusion quand vous avez le bonheur de vous asseoir sur une des banquettes frippées : à peine serez-vous installé depuis deux minutes qu'une dame surgira, à qui il vous faudra céder votre place, puisque vous n'êtes pas un sauvage ; mais, au contraire, un vert galant.

Alors, les mains passées dans une lanière de cuir, au-dessus de votre tête, vous serez forcé de vous tenir debout, les pieds joints, suivant du corps les oscillations du tramway à patins, jusqu'au terme de votre voyage où vous arriverez fourbu, en retard d'une heure, et tout cela, pour cinq centins !

Il serait beaucoup plus avantageux de conserver votre argent et d'aller à pied.

Mais il serait beaucoup plus pratique de forcer les monopoleurs de transports d'hommes et de femmes, de se conformer aux engagements qu'ils ont signés.

LÉON FAMELART.

## HISTOIRE D'AMOUR.

Après avoir souffert, il faut souffrir encore ;  
Il faut aimer sans cesse, après avoir aimé.  
ALFRED DE MUSSET.

Il me fait toujours peine de voir le chagrin dérouler son voile sombre sur les illusions d'un cœur de dix-huit ans et étouffer en lui les délicieuses espérances qui parfument toute jeunesse : Surtout lorsque ce cœur bat sous un sein de jolie fille d'Eve ; il aime tant à aimer, il caresse tant de chimères et il croit si peu à la souffrance.

Un soir du mois dernier, dans un salon, une jeune amie chantait avec une exquise sympathie une romance d'amour ; sa voix vibrante triste et dolente comme un chant de fauvette abandonnée et je surpris, cachée au coin de sa paupière, une larme timide.

Elle pleurait, cette ingénue aux dix-huit printemps, et plus tard j'ai su pourquoi.

Cette chanson qu'elle venait de dire avec tant d'âme, elle l'avait chantée naguère, en ces jours de gais soleils et de brises embaumées, elle l'avait chantée, dis-je, avec un cousin de vingt ans, jeune étudiant au cœur brûlant et rempli d'enthousiasme.

Cousin et cousine s'adoraient alors et redisaient souvent ensemble des refrains attendris ; ils avaient bâti

maints castels au pays aimé des songes et un jour tout s'éroula et ensevelit ces saintes tendresses sous ses ruines.

Eh bien ! cette romance était un écho du passé qui venait lui parler de plaisirs envolés et de bonheurs évanouis !

Elle revoyait son cher cousin que lui ramenait la vacance ; elle refaisait en rêve ces promenades à deux, sous les allées bordées d'orneaux et dans les sentiers solitaires qui avoisinaient la maison paternelle ; elle pensait à ces entretiens où l'on se répète souventes fois ce serment du cœur : " je t'aime, " enfin toutes ses naïves joies d'autan, toutes ses aspirations vers l'avenir revenaient à sa mémoire comme des colombes éplorées qui errent à l'aventure près de la branche où jadis elles avaient leur nid, maintenant brisé.

Elle n'est pas la seule enfant qui pleure à dix-huit ans ! Elle n'est pas la seule qui a trouvé du fiel en voulant boire d'un trait la coupe du bonheur, car, a dit un philosophe, c'est une coupe qu'il faut vider lentement pour ne pas remuer la lie qui est au fond.

Cependant ces larmes qui mouillent des grands yeux noirs pleins de rêverie ou des yeux bleus pleins d'espérances, c'est triste, c'est navrant ! A notre âge on a toujours soif d'aimer et on ne sait pas assez que l'amour est une fleurette éphémère, une petite rose qui n'a d'épines que lorsqu'elle est épanouie.

Moi j'ai vingt ans et déjà j'en ai rencontré bien souvent sur ma route, des débris de ce que j'ai affectionné, de ces amourettes déçues, de ces espoirs éteints qui sont les feuilles mortes de l'arbre de la vie.

Mais le cœur est ainsi fait ; pour oublier les désillusions, il cherche de fraîches et nouvelles illusions ; et pour ne pas trop regretter une blonde inoubliée, on offre son cœur à quelque brunette affectueuse. L'amour est un enfant de six mille ans, a dit Victor Hugo, et j'ajouterai que depuis soixante siècles les révolutions du cœur se sont toujours opérées de la même manière.

VALMORE.

## LA DAME QUI BAVARDE

EN CHEMIN DE FER

Cette aimable personne est-elle assez énervante !

Le plus souvent elle est sèche et entre deux âges. Quelquefois, elle a aussi de l'ampleur. Elle est en somme ou très maigre ou très grasse. Quelle platine ! Quelle délicieuse platine ! Depuis le moment où elle a mis le pied dans le compartiment, accompagnée d'une sorte de confidente muette, comme dans les pièces classiques, et qui ne la quitte jamais, jusqu'à la minute suprême où elle descend du train, sa langue fonctionnera, jugera, appréciera, débitera, révélera, insinuera, analysera, inventera mille riens, mille sonnettes, qui n'ont pas l'ombre d'intérêt et que vous apprendrez ainsi à votre corps défendant, sans pouvoir vous isoler de cette musique incessante de crécelle.

En trente minutes de chemin de fer, vous aurez appris où elle habite, comment son mari s'appelle, quel âge il a, ce qu'il vend, combien elle a d'enfants, dans quelle pension elle les a mis, qui elle voit, qui elle ne voit pas, quand elle reçoit, combien lui coûte son loyer, quels sont ses principes religieux, dans quels magasins elle achète de préférence, ce qu'elle donne à sa cuisinière, comment elle a connu Mme T..., pourquoi elle s'est brouillée avec Mme Z..., quand elle a marié Mlle C..., de quoi est mort M. X..., ce qu'elle a appris sur les sœurs V..., ce qu'on dit des frères K..., comment on portera les chapeaux le mois prochain, pourquoi elle se trouve ce jour-là en chemin de fer, ce qu'elle va faire en arrivant chez elle, ce qu'elle fera demain, à quelle heure son mari va rentrer, ce qu'elle doit faire la semaine prochaine, de quelle race est son chien, à quelle âge il a eu la maladie... Enfin, c'est énervant, étourdissant. On dirait une pie artificielle et à remontoir.

Voulez-vous une définition originale de la femme ?

" La femme est l'addition de la pensée, la soustraction du porte-monnaie, la multiplication du genre humain et la division des amis."

Prenez la chose en riant, mesdames.